Du Beau Du Bon Du Vrai

Périodicité: irrégulière

n°2 - décembre 2023

Les Joyeux Bouchers

4€

Voilà du boudin
Voilà du boudin

Cette chanson de Boris Vian date de 1954, soit cinq ans avant sa mort en 1959. Il savait qu'il ne lui restait pas beaucoup de temps avant de pouvoir délivrer son message.

C'est le tango des bouchers de la Villette
C'est le tango des tueurs des abattoirs
Venez cueillir la fraise et l'amourette
Et boire du sang avant qu'il soit tout noir
Faut qu'ça saigne
Faut qu'les gens aient à bouffer
Faut qu'les gros puissent se goinfrer
Faut qu'les p'tits puissent engraisser
Faut qu'ça saigne
Faut qu'les mandataires aux halles
Puissent s'en fourrer plein la dalle
Du filet à huit cents balles
Faut qu'ça saigne
Faut qu'les peaux se fassent tanner
Faut qu'les pieds se fassent panner
Que les têtes aillent mariner
Faut qu'ça saigne
Faut avaler d'la barbaque
Pour être bien gras quand on claque

Et nourrir des vers comaques
Faut que ça saigne
Bien fort
C'est le tango des joyeux militaires
Des gais vainqueurs de partout et d'ailleurs
C'est le tango des fameux va-t'en guerre
C'est le tango de tous les fossoyeurs
Faut qu'ça saigne
Appuie sur la baïonnette
Faut qu'ça rentre ou bien qu'ça pète
Sinon t'auras une grosse tête
Faut qu'ça saigne
Démolis-en quelques-uns
Tant pis si c'est des cousins
Fais-leur sortir le raisin
Faut que ça saigne
Si c'est pas toi qui les crèves
Les copains prendront la r'lève
Et tu joueras la vie brève
Faut que ça saigne
Demain ça sera ton tour
Demain ça sera ton jour
Plus de bonhomme et plus d'amour
Tiens voilà du boudin

Sommaire

✓ "Les Joyeux bouchers" de Boris Vian
Page 1

✓ "La Gloire de mon père" de Marcel Pagnol
Page 2

✓ "Les Échelles" de John Seymour
Page 4

✓ "Les Fourmis" de Kropoktine
Page 6

✓ "L'Adversité recrute" de José-Luis Ribeiro-Passos
Page 8

✓ "Peut-on fumer après la mort?" de Martin Veyron
Page 12

✓ "L'eau de mer, mystère et Guérison" de Carlos Bussenius
Page 14

Vous pouvez nous soutenir par un don sur leetchi.com

La Gloire de mon père

Du Bon

En 1957, Marcel Pagnol publie “La Gloire de mon père” premier ouvrage d’une série de quatre romans autobiographiques de souvenirs (“Le château de ma mère”, “Le Temps des secrets” et “Le Temps des amours”). Extraits:

- Ensuite, dit l’oncle, on m’a parlé de lièvres!
- Pourtant, dit mon père, François m’a affirmé qu’il n’y en avait pas.
- Offrez-lui donc six francs par lièvre et vous verrez qu’il vous en apportera! Il les vend cinq francs à l’auberge de Pichauris! J’espère que nos fusils nous épargneront le chagrin de les payer.
- Ça, dit mon père, ce serait beau.
- Je conviens que c’est un joli coup de fusil, mon cher Joseph. Mais il y a mieux: dans les ravins du Taoumé, il y a le Roi des Gibiers!
- Et quoi donc?
- Devinez! dit l’oncle.
- Des éléphants! s’écria Paul.
- Non! dit l’oncle. Mais devant la déception du petit frère, il ajouta: « Je ne crois pas qu’il y ait des éléphants, mais après tout, je n’en suis pas sûr. Allons, Joseph, faites un petit effort: le gibier le plus rare, le plus beau, le plus méfiant? Le gibier qui est le rêve du chasseur? »

J’intervins:

- De quelle couleur c’est?
- Brun, rouge et or.
- Des faisans! s’écria mon père.

Mais l’oncle disant « non » de la tête, ajouta:

- Peuh!... Le faisan est assez beau, je vous l’accorde - mais il est bête, et au départ, il est aussi facile à tirer qu’un cerf-volant. Du point de vue du gourmet, sa chair est dure et sans goût: pour la rendre à peu près comestible, il faut la laisser se « faisander », c’est-à-dire se pourrir! Non, le faisan n’est pas le roi des gibiers.
- Alors, dit mon père, quel est donc le roi des gibiers?

L’oncle se leva, les bras en croix, et dit:

- La bartavelle!

Pour prononcer ce mot, il avait élargi sa diction, tout en ouvrant des yeux émerveillés. Cependant, l’effet qu’il attendait ne se produisit pas, car mon père demanda:

- Qu’est-ce que c’est?

L’oncle ne fut nullement décontenancé.

- Vous voyez! s’écria-t-il d’un ton satisfait, ce gibier est si rare que Joseph, lui-même, n’en a jamais entendu parler! Eh bien, la bartavelle, c’est la perdrix royale, et plus royale que perdrix, car elle est énorme et rutilante. En réalité, c’est presque un coq de bruyère. Elle vit sur les hauteurs dans les vallons rocheux, mais elle est aussi méfiante qu’un renard: la compagnie a toujours deux sentinelles, et il est très difficile de l’approcher.
- Moi, dit Paul, je sais comment il faut faire: je me coucherai à plat ventre - et je glisserai comme un serpent, sans respirer!
- Voilà une bonne idée, dit l’oncle Jules. Dès que nous verrons des bartavelles, nous viendrons te chercher.
- Vous en avez tué souvent? demanda ma mère.
- Non, dit l’oncle d’un air modeste. J’en ai vu plusieurs fois dans les Basses-Pyrénées: je n’ai pas eu l’occasion de les tirer.

— Mais qui vous a dit, qu’il y avait des bartavelles dans le pays?

- C’est ce vieux braconnier qui s’appelle Mond des Parpaillouns.

Je demandai:

- C’est un noble?
- Je ne crois pas, dit mon père, ça veut dire: Edmond des Papillons.

Ce nom me ravit, et je me promis de rendre visite au mystérieux seigneur.

- En a-t-il vu? demanda mon père.
- Il en a tué une l’année dernière. Il l’a portée en ville. On la lui a payée DIX francs.
- Mon Dieu! dit ma mère en joignant les mains. Si vous pouviez en rapporter une par jour... Moi, ça m’arrangerait bien!
- Ça n’est pas seulement le rêve du chasseur, dit mon père. C’est aussi la chimère de la ménagère! Ne parlez plus de bartavelles, mon cher Jules: je vais en rêver cette nuit, et ma chère femme en perd la raison!
- Ce qui m’ennuie, dit la tante Rose, c’est que, d’après la bonne, il y a aussi des sangliers.
- Des sangliers? dit ma mère inquiète.
- Eh oui, dit l’oncle en souriant, des sangliers. Mais rassurez-vous, ils ne viendront pas jusqu’ici!

Au plus fort de l’été, quand les sources sont à sec dans la chaîne de Sainte-Victoire, ils descendent jusqu’à la petite conque du Puits du Mûrier, la seule source de la région qui ne tarisse jamais. L’année dernière, Baptistin en a tué deux!

- Mais c’est effrayant! dit ma mère.
- Pas du tout! dit Joseph rassurant. Le sanglier n’attaque pas l’homme. Il le fuit, au contraire, de très loin, et il faut de grandes précautions pour l’approcher.
- Comme les bartavelles, s’écria Paul.
- À moins, dit l’oncle d’un ton grave, qu’il ne soit blessé!
- Et vous croyez qu’il peut tuer un homme?
- Fichtre! s’écria l’oncle... J’avais un ami - un ami de chasse - qui s’appelait Malbousquet. C’était un ancien bûcheron, qui était devenu manchot, à la suite d’un accident de travail.
- Qu’est-ce que c’est manchot? demanda Paul.
- Ça veut dire qu’il n’avait plus qu’un bras. Alors, comme il ne pouvait plus manier sa cognée, il s’était mis braconnier.
- Avec un seul bras? dit Paul.
- Eh oui, avec un seul bras! et je te garantis qu’il tirait juste! Il ramenait tous les jours des perdrix, des lapins, des lièvres qu’il vendait en cachette au cuisinier du château. Eh bien, un jour, Malbousquet s’est trouvé nez à nez avec un sanglier - une bête pas très grosse - soixante-dix kilos exactement, car nous l’avons pesée après - eh bien, Malbousquet s’est laissé tenter. Il a tiré et il ne l’a pas manqué: mais la bête a eu la force de le charger, de le renverser, et de le mettre en pièces. Oui, en pièces, répéta mon oncle.

Quand nous l’avons trouvé, nous avons d’abord vu, au milieu du sentier, un long cordon jaune et verdâtre, qui avait bien dix mètres de long: c’était les tripes de Malbousquet.

Ma mère et ma tante poussèrent des « oh! » écœurés, tandis que Paul éclatait de rire et battait des mains.

— Jules, dit ma tante, tu ne devrais pas raconter ces horreurs devant les enfants.

— Au contraire! dit mon père (qui voyait une valeur éducative dans toutes les catastrophes), c’est excellent pour leur gouverne. Il est bon qu’ils sachent que le sanglier est un animal dangereux; si par miracle vous en voyez un, grimpez immédiatement à l’arbre le plus proche.

— Joseph, dit ma mère, tu vas me promettre que toi aussi tu monteras sur l’arbre, et sans tirer un seul coup de fusil.

— Il ferait beau voir! s’écria l’oncle. Je vous ai dit que Malbousquet n’avait pas de chevrotines. Mais nous, nous en avons.

Il alla chercher dans un tiroir une poignée de cartouches, qu’il posa sur la table.

— Elles sont plus longues que les autres, parce que j’ai mis double charge de poudre, dit-il. Avec ça, l’animal reste sur le carreau! A condition, ajouta-t-il en se tournant vers mon père, de tirer au défaut de l’épaule gauche. Faites bien attention, Joseph... J’ai dit gauche!

— Mais, dit Paul, s’il part en courant, tu ne vois plus que ses fesses. Alors, qu'est-ce qu'il faut faire?

— Rien de plus simple. Et ça m'étonne que tu ne l’aies pas deviné.

— On lui tire dans la fesse gauche?

— Pas du tout, dit l'oncle. Il suffit de savoir que le sanglier aime beaucoup les truffes.

— Et alors? demanda ma mère, très intéressée.

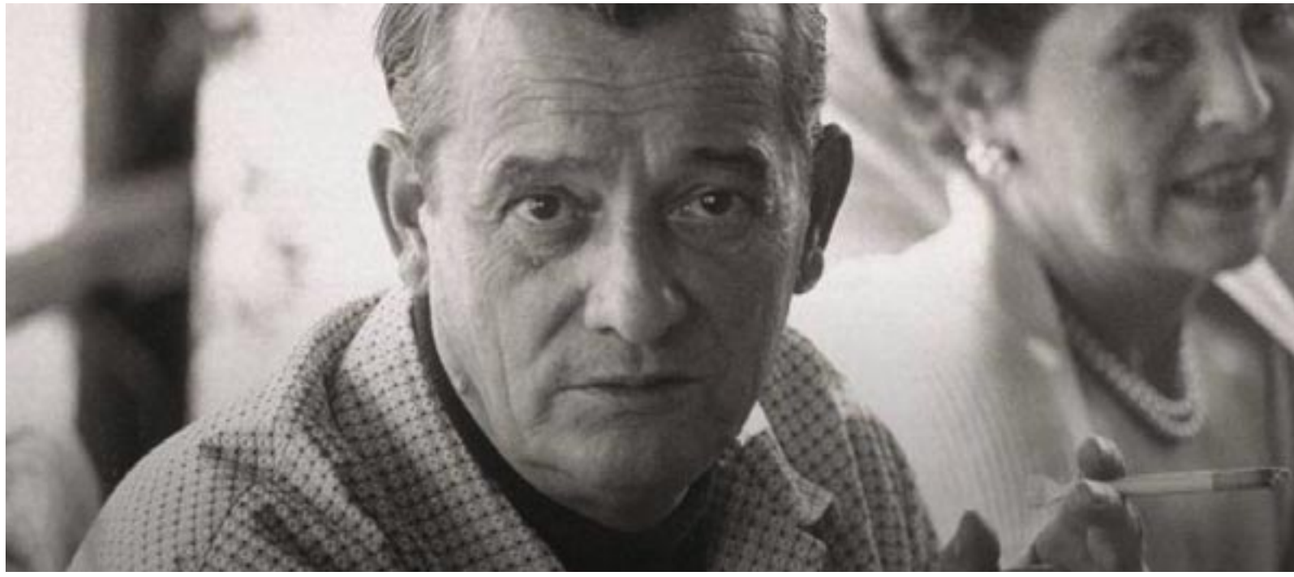
— Voyons, Augustine, dit l’oncle, vous vous penchez vers votre côté gauche, et vous criez — le plus fort possible — vers la gauche: « Ah! La belle truffe! »

Alors, le sanglier séduit, se retourne, en pivotant sur sa gauche, et vous présente son épaule gauche.

Ma mère éclata de rire avec moi. Mon père sourit et Paul déclara:

— Tu dis ça pour rire!

Mais, il ne riait pas lui-même, car il n’était sûr rien.



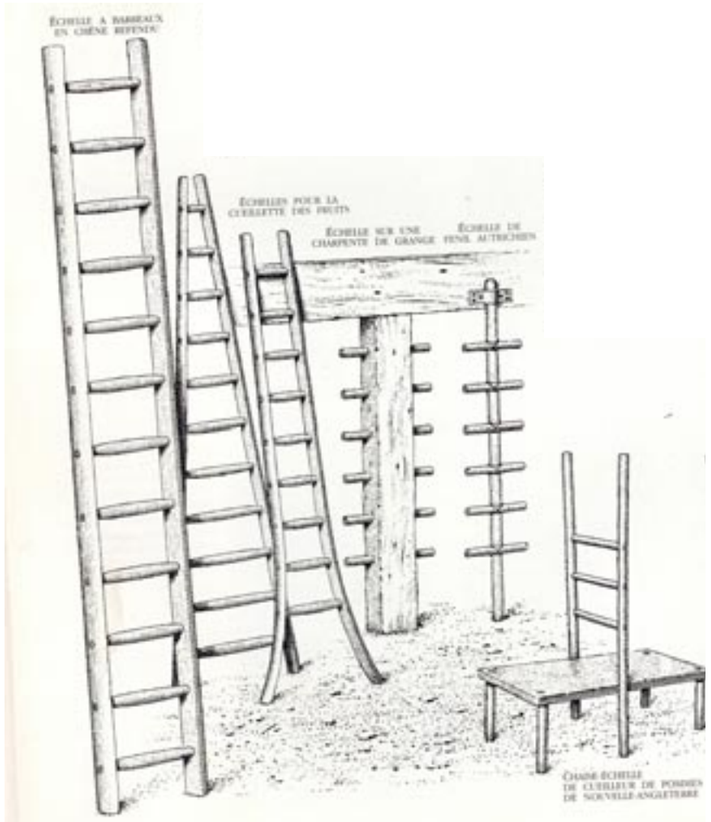
Les Échelles

Du Bon

Extraits du livre “Métiers oubliés, métiers d’autrefois” de John Seymour, paru en 1985.

Quand je suis rentré en Angleterre après la Seconde Guerre mondiale, j’ai vu un ami gitan qui était en train de démonter de vieilles voitures à cheval. Seuls semblaient l’intéresser les rayons des roues. Intrigué, je lui demandais ce qu’il voulait en faire; il me dit: « des échelles ». Il m’en montra une qu’il était en train de fabriquer en utilisant les rayons de chêne comme barreaux. Je lui conseillai de démonter les échelles et de récupérer les échelons pour faire des rayons, mais il ne fut pas du tout d’accord. « Tout ça, c’est du passé! » dit-il. Quand on voit le nombre actuel d’échelles en aluminium, on serait en droit de penser que celles en bois faisaient aussi partie du passé mais, heureusement pour les fabricants, il n’en est pas tout à fait ainsi.

Le seul bois, en tout cas en Europe du Nord, auquel on puisse faire confiance pour fabriquer des échelons, est le cœur de chêne. Je ne serais pas surpris que l’hickory soit, ou ait été, utilisé à cette fin en Amérique du Nord. Les échelons devraient toujours être obtenus en refendant le bois, jamais par sciage. La scie sectionne toujours quelques fibres du bois, ce qui l’affaiblit et favorise son pourrissement en laissant l’humidité pénétrer. Par nature, le bois fendu garde toujours son fil intact. Les fabricants d’échelles en bois – et, à la campagne, n’importe quel charpentier peut le faire – scient le cœur de chêne à une longueur un peu plus grande que celle de l’échelon fini, le fendent en deux, puis en quatre et enfin le débitent dans les trois tailles requises pour ces barreaux. Puis, chaque échelon est bridé sur le banc d’âne, dégrossi à la plane et fini au rabot. Ils doivent avoir une section ovale, pour être plus solides dans le sens du plus gros effort, et des bouts légèrement coniques qu’on ajuste dans les montants.



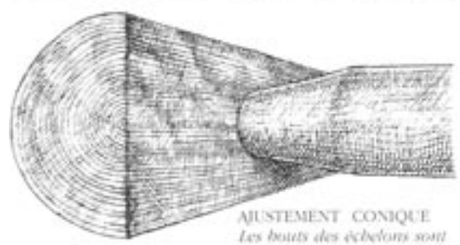
Le frêne était traditionnellement choisi pour les montants d’échelle mais on préfère à présent le thuya ou un sapin à fil droit parce que plus léger. Les trous, percés dans les montants pour placer les échelons, sont, sur les meilleures échelles, limés en une forme ovale qui épouse celle des barreaux. Afin que les bouts de ces échelons aient tous la même taille, l’artisan utilise une jauge en bois du même diamètre que celui des trous des montants. Le trou et l’extrémité de l’échelon sont faits de telle sorte que, lorsqu’on les assemble, la pression s’exerce dans le sens de la longueur de l’échelle, c’est-à-dire suivant le fil des montants et non en travers. Cela empêche les échelons de fendre les montants. Ce même principe est toujours appliqué par les artisans du bois quand ils ajustent un élément de bois dans un autre.

Maintenant, essayez d’assembler une échelle; cela peut rendre enragé quand on ne sait pas comment s’y prendre. Le secret est d’enfoncer légèrement tous les échelons dans l’un des montants puis de coucher l’ensemble sur le sol ou, mieux, sur deux tables mises bout à bout. Vous prenez ensuite l’autre montant et, en le plaçant à peu près en position, vous y introduisez le premier échelon. Puis vous liez une corde autour des deux extrémités des montants. Vous pouvez alors engager les échelons l’un après l’autre, en partant du premier, jusqu’à ce que le dernier soit bien en place. Vous voilà hors d’affaire et nous n’avons plus qu’à finir d’enfoncer tous les échelons avec un maillet.

Du Beau Du Bon Du Vrai

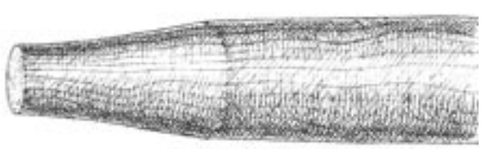
Une échelle est faite de telle manière qu’elle n’exige ni colle, ni chevilles, ni clous, ni rien d’autre pour maintenir l’ensemble. Il faut toutefois trois tiges en fer forgé filetées aux deux bouts, introduites dans de petits trous percés dans les montants et tenues par des rondelles et des écrous. Habituellement, ces tiges sont placées hors de vue sous les échelons, en haut, au milieu et au bas de l’échelle. Tant que les écrous restent bloqués et empêchent l’écartement des deux montants, aucun échelon ne risque de sortir de ses trous ou d’avoir du jeu. J’ai vu aussi des échelles faites sans ces entretoises mais avec trois ou quatre échelons plus longs que les autres et dépassant vers l’extérieur. Dans des trous percés à leurs extrémités, des coins maintenaient les montants en place.

On peut facilement fabriquer des échelles plus simples en prenant un seul poteau sur lequel on attache des échelons grossiers. On en voit souvent dans les hangars à foin où elles conviennent à merveille, leur faible poids permettant de les installer dans n’importe quelle position.



CONSTRUCTION
Il n’est pas aisé d’assembler les échelons et les montants d’une échelle. Vous placez d’abord un montant sur un support et vous y introduisez les échelons, comme le fait l’artisan ci-dessus. Puis vous essayez d’ajuster l’autre montant.

AJUSTEMENT CONIQUE
Les bouts des échelons sont coniques. Cela resserre tous les assemblages quand on rapproche les montants l’un de l’autre.



SECTION OVALE
Les tenons des barreaux ovales le sont aussi pour ne pas faire éclater les montants.

Les fourmis de Kropotkine

Du Vrai

En 1902, Kropotkine publia “L’entraide un facteur de l’évolution” Extraits:

Les faits qui mettent en lumière l’entraide parmi les termites, les fourmis et les abeilles sont si bien connus par les ouvrages de Forel, de Romanes, de L. Büchner et de sir John Lubbock, que je peux borner mes remarques à quelques indications.

Si, par exemple, nous considérons une fourmilière, non seulement nous voyons que toute espèce de travail – élevage de la progéniture, approvisionnements, constructions, élevage des pucerons, etc., – est accomplie suivant les principes de l’entraide volontaire, mais il nous faut aussi reconnaître avec Forel [1] que le trait principal, fondamental, de la vie de beaucoup d’espèces de fourmis est le fait, ou plutôt l’obligation pour chaque fourmi, de partager sa nourriture, déjà avalée et en partie digérée, avec tout membre de la communauté, qui en fait la demande. Deux fourmis appartenant à deux espèces différentes ou à deux fourmilières ennemies, quand d’aventure elles se rencontrent, s’évitent. Mais deux fourmis appartenant à la même fourmilière, ou à la même colonie de fourmilières, s’approchent l’une de l’autre, échangent quelques mouvements de leurs antennes, et « si l’une d’elles a faim ou soif, et surtout si l’autre a l’estomac plein..., elle lui demande immédiatement de la nourriture ».

La fourmi ainsi sollicitée ne refuse jamais; elle écarte ses mandibules, se met en position et régurgite une goutte d’un fluide transparent qui est aussitôt léchée par la fourmi affamée.

Cette régurgitation de la nourriture pour les autres est un trait si caractéristique de la vie des fourmis (en liberté), et elles y ont si constamment recours pour nourrir des camarades affamées et pour alimenter les larves, que Forel considère le tube digestif des fourmis comme formé de deux parties distinctes, dont l’une, la postérieure, est pour l’usage spécial de l’individu, et l’autre, la partie antérieure, est principalement pour l’usage de la communauté.

Si une fourmi qui a le jabot plein a été assez égoïste pour refuser de nourrir une camarade, elle sera traitée comme une ennemie ou même plus mal encore. Si le refus a été fait pendant que ses compagnes étaient en train de se battre contre quelqu’autre groupe de fourmis, elles reviendront tomber sur la fourmi gloutonne avec une violence encore plus grande que sur les ennemies elles-mêmes.

Et si une fourmi n’a pas refusé de nourrir une autre, appartenant à une espèce ennemie, elle sera traitée en amie par les compagnes de cette dernière. Tous ces faits sont confirmés par les observations les plus soigneuses et les expériences les plus décisives.

Dans cette immense catégorie du règne animal qui comprend plus de mille espèces, et est si nombreuse que les Brésiliens prétendent que le Brésil appartient aux fourmis et non aux hommes, la concurrence parmi les membres de la même fourmilière, ou de la même colonie de fourmilières, n’existe pas.

Quelques terribles que soient les guerres entre les différentes espèces, et malgré les atrocités commises en temps de guerre, l’entraide dans la communauté, le dévouement de l’individu passé à l’état d’habitude, et très souvent le sacrifice de l’individu pour le bien-être commun, sont la règle.

Les fourmis et les termites ont répudié la « loi de Hobbes » sur la guerre, et ne s’en trouvent que mieux. Leurs merveilleuses habitations, leurs constructions, relativement plus grandes que celles de l’homme; leurs routes pavées et leurs galeries voûtées au-dessus du sol; leurs salles et greniers spacieux; leurs champs de blé, leurs moissons, et leurs préparations pour transformer les grains en malt; leurs méthodes rationnelles pour soigner les œufs et les larves, et pour bâtir des nids spéciaux destinés à l’élevage des pucerons, que Linnée a décrits d’une façon si pittoresque comme les « vaches des fourmis »; enfin leur courage, leur hardiesse et leur haute intelligence, tout cela est le résultat naturel de l’entraide, qu’elles pratiquent à tous les degrés de leurs vies actives et laborieuses.

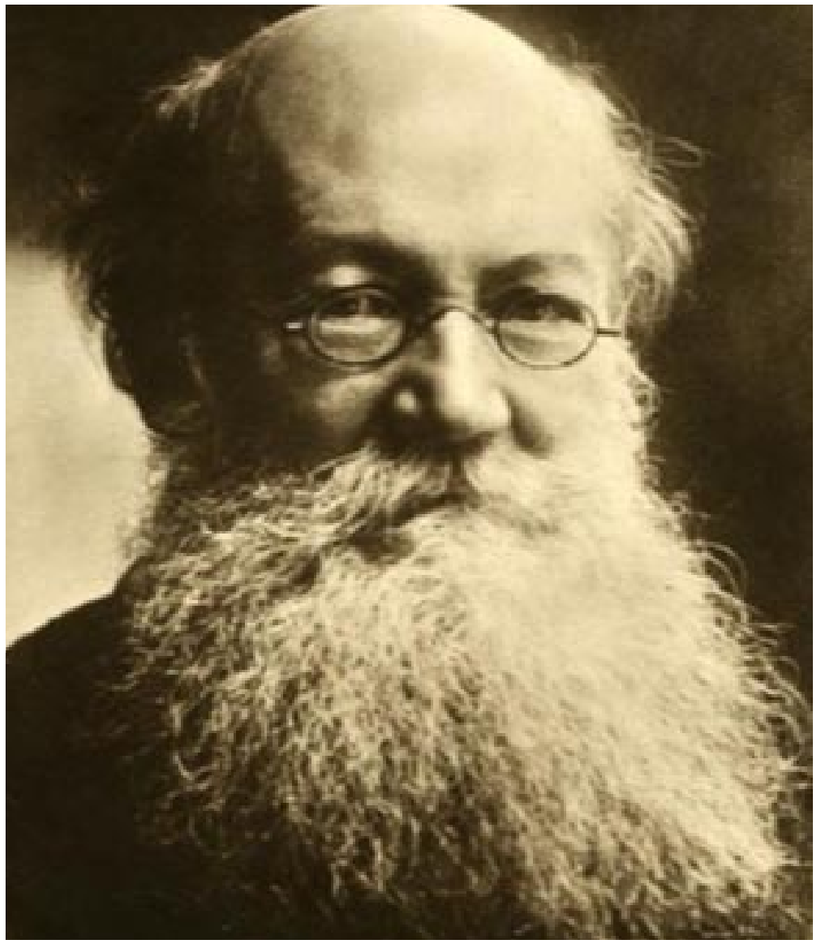
En outre, ce mode d’existence a eu nécessairement pour résultat un autre trait essentiel de la vie des fourmis: le grand développement de l’initiative individuelle qui, à son tour, a abouti au développement de cette intelligence

élevée et variée dont tout observateur humain est frappé.

Si nous ne connaissions pas d’autres faits de la vie animale que ce que nous savons des fourmis et des termites, nous pourrions déjà conclure avec certitude que l’entraide (qui conduit à la confiance mutuelle, première condition du courage) et l’initiative individuelle (première condition du progrès intellectuel) sont deux facteurs infiniment plus importants que la lutte réciproque dans l’évolution du règne animal. Et de fait la fourmi prospère sans avoir aucun des organes de protection dont ne peuvent se passer les animaux qui vivent isolés.

Sa couleur la rend très visible à ses ennemis, et les hautes fourmilières que construisent plusieurs espèces sont très en vue dans les prairies et les forêts. La fourmi n’est pas protégée par une dure carapace, et son aiguillon, quoique dangereux lorsque des centaines de piqûres criblent la chair d’un animal, n’est pas d’une grande valeur comme défense individuelle, tandis que les œufs et les larves des fourmis sont un régal pour un grand nombre d’habitants des forêts.

Cependant les fourmis, unies en sociétés, sont peu détruites par les oiseaux, ni même par les fourmiliers, et sont redoutées par des insectes beaucoup plus forts. Forel vidant un sac plein de fourmis dans une prairie, vit les grillons s’enfuir, abandonnant leurs trous au pillage des fourmis; les cigales, les cri-cris, etc., se sauver dans toutes les directions; les araignées, les scarabées et les staphylins abandonner leur proie afin de ne pas devenir des proies eux-mêmes.



Les nids de guêpes mêmes furent pris par les fourmis, après une bataille pendant laquelle beaucoup de fourmis périrent pour le salut commun. Même les insectes les plus vifs ne peuvent échapper, et Forel vit souvent des papillons, des cousins, des mouches, etc., surpris et tués par des fourmis.

Leur force est dans leur assistance mutuelle et leur confiance mutuelle. Et si la fourmi – mettons à part les termites, d’un développement encore plus élevé, – se trouve au sommet de toute la classe des insectes pour ses capacités intellectuelles; si son courage n’est égalé que par celui des plus courageux vertébrés; et si son cerveau – pour employer les paroles de Darwin – « est l’un des plus merveilleux atomes de matière du monde, peut-être plus que le cerveau de l’homme », n’est-ce pas dû à ce fait que l’entraide a entièrement remplacé la lutte réciproque dans les communautés de fourmis?

[1] Des ouvrages comme “Les fourmis indigènes” de Pierre Huber, Genève, 1861 (reproduction populaire de ses Recherches sur les fourmis, Genève, 1810); “Recherches sur les fourmis de la Suisse” de Forel, Zurich, 1874; et “Harvesting Ants and Trapdoor Spiders” de J. T. Moggridge, Londres 1873 et 1874, devraient être entre les mains de tous les jeunes gens. Voyez aussi :“Les métamorphoses des insectes”, de Blanchard, Paris, 1868; “Les souvenirs entomologiques”, de J.-H. Fabre, 8 vol., Paris, 1879–1890; “Les études des mœurs des fourmis”, d’Ebrard, Genève, 1864; “Ants, Bees and Wasps”, de John Lubbock et autres analogues.

L'ADVERSITÉ RECRUTE TRES FORTE RENUMERATION

Du Beau

Et l'adversité cherche dans les petites annonces un nouvel exécutant
Quelqu'un de sérieux
Et l'ouvrier qui a un peu bu se présente
Dans l'espoir d'augmenter son salaire
Et de soigner son petit garçon
Qui n'apprend pas ses leçons
Et le vison que sa femme réclame sans cesse
Et le crédit qu'il a fait
Pour acheter sa voiture
Sa voiture qu'il conduit vite en rentrant
Annoncer sa promotion
Sa situation dans l'adversité
Et pendant qu'il réfléchit a tout ça
Au volant de sa Renault 12
Il rate le virage boursier
Et se plante dans le fossé
Adieu vison leçons illusions
Mais quelle affaire!
« Mais quelle sale affaire » dit le policier
Se penchant sur le corps du défunt

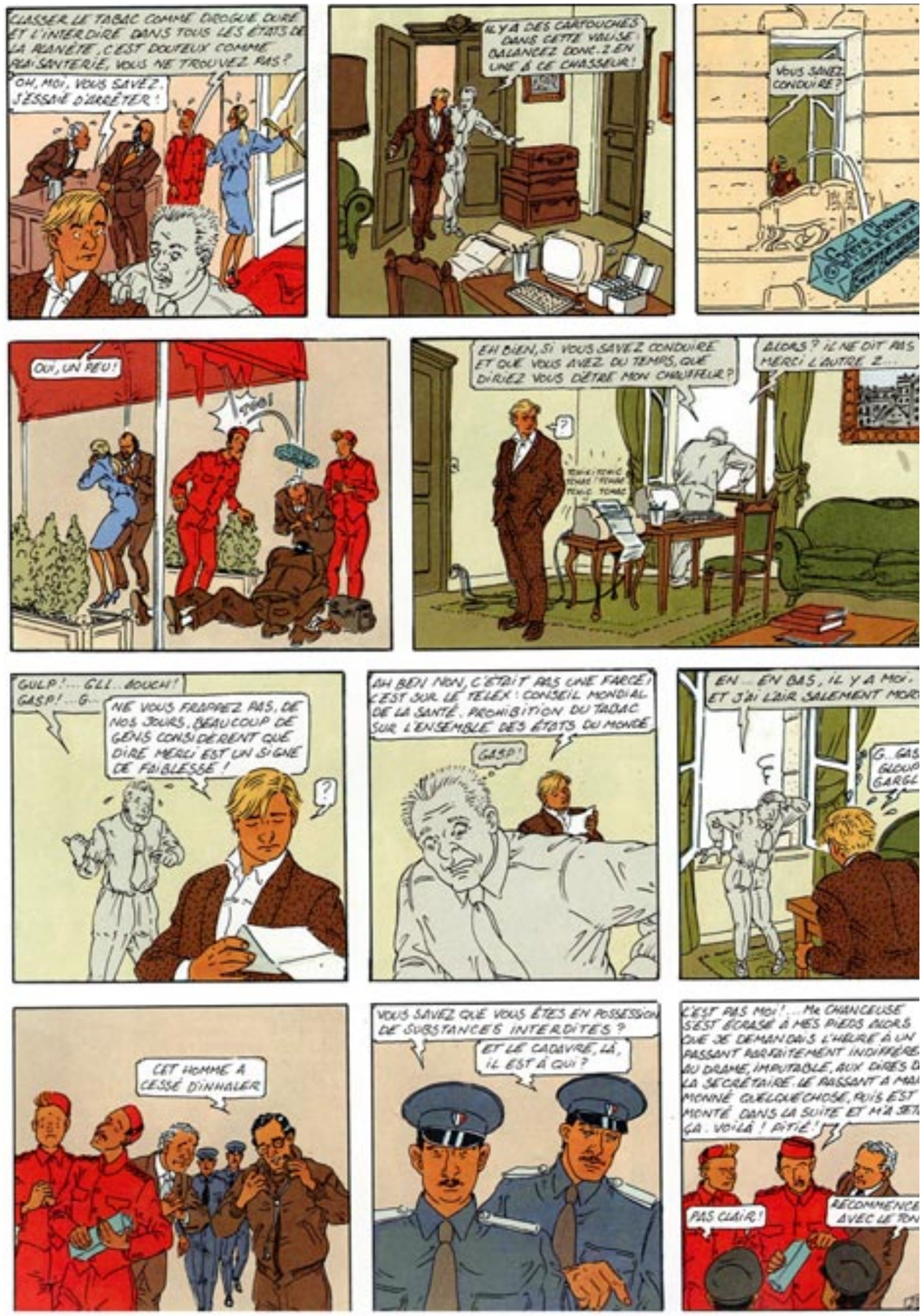
Et le policier
Écrira sur son procès-verbal
Que sur la route nationale dix l'adversité
S'est plantée
Et je rentre chez moi
Et branche la télé
Qui diffuse les extras fabules du juste prix
Et d'autres qui tournent sur un manège
Et qui rêvent d'une bonne femme comme sur les catalogues
Et à qui tout est égal
Et tous perdent la boule
La boule de Saddam
La boule de Bush
La boule de l'enfant escamoté
La boule du mythe errant
La boule de l'aviateur perdu dans la tempête de sable
Dans la nappe de pétrole

José-Luis Ribeiro Passos de Tornac (1991)
[Illustration: Olivier Gazancon]

Du Bon

Peut-on fumer après la mort?

En 1988, Martin Veyron publie “Peut-on fumer après la mort?”, dans un contexte où l’OMS commençait à prendre le pouvoir sur les 194 pays sous sa coupe. Extraits:



L'eau de mer, mystère et Guérison

Du Vrai

"Eau de mer Mystère et Guérison", extraits du Film documentaire de Carlos Bussenius:

Tout petit, déjà j'étais attiré par l'eau ces profondeurs et c'était pour moi source d'allégresse je ne me doutais pas, à l'époque, que les méandres de la vie me ramèneraient à cette matrice fondamentale à travers la découverte, sans doute la plus étrange, la plus porteuse d'espoir et la plus révolutionnaire, qu'il pouvait m'être donné de faire. Un voyage personnel, mais aussi une recherche bien au-delà de mes propres limites.

En 1866, naquit en France un sujet nommé, René Quinton en pleine ère victorienne, où les personnes en vue dans l'univers, des sciences sont Louis Pasteur et le grand physiologue Claude Bernard. Charles Darwin, né 50 ans auparavant, est lui aussi une figure centrale de ce siècle.

Quinton avait des centres d'intérêt variés ce qui en fit un autodidacte, dans bien des domaines. Intrigué par les énigmes qui se présentaient à lui, d'un tempérament rigoureux, il passa un baccalauréat en sciences rhétorique et philosophie. Sur le plan théorique il émit une théorie de l'évolution qui fut aussi considérée que celle de Darwin et de fait de son vivant on l'appelait, le « Darwin français. »

Sa conception de l'évolution avait des répercussions importantes, au niveau des hypothèses, mais aussi sur le plan pratique. Le plus détonnant dans sa pensée était non seulement l'idée que la vie est apparue dans la mer, mais qu'étant donné l'origine marine de la cellule, tout organisme vivant à mesure qu'ils évoluent, reproduit ce même milieu ambiant pour la cellule, si bien que par essence le liquide extracellulaire et le sang des animaux correspondent à ce milieu marin.

Notre sang est notre matrice extracellulaire, ce qui entoure la cellule est donc, selon Quinton, de l'eau de mer. Leurs seules différences c'est leur concentration qui a changé au fil des siècles. Il est possible, bien sûr, d'émettre une idée révolutionnaire: l'eau de mer et le sang c'est la même chose... Mais, tant qu'elle n'est pas prouvée c'est juste une idée, voire de la pure fantaisie. Il fallait donc passer à l'étape suivante, l'expérimentation.

Pour cela, il va rencontrer un des plus grands physiologues du moment: Étienne Jules Marey, qui surprit et intrigués par la lecture de l'exposé que Quinton l'invite, à travailler avec lui, dans son Laboratoire. Alors, débute une foule d'expérimentation, où ils mettent en corrélation les températures corporelles, la chaîne de l'évolution, l'analyse d'organismes et la culture de micro-organismes. Chose étonnante, toutes les expérimentations confirment ses hypothèses. Totalement convaincu que notre liquide interne notre plasma et notre sang sont fondamentalement de l'eau de mer, mais à une concentration différente, il décide de se lancer dans une expérimentation, qui lorsque j'en ai pris connaissance m'a semblé impossible ne serait-ce qu'à concevoir et plus encore à réaliser. Si absurde que l'issue funeste en était prévisible.

René Quinton dit qu'il va remplacer le sang d'un chien par de l'eau de mer. Il pense que dans les mers originelles, lorsque la vie est apparue la concentration en sel était bien plus faible, équivalente à celle de notre sang de notre liquide extracellulaire à savoir de 9 grammes, par litre alors que la concentration actuelle des océans et de 35 grammes de sel par litre.

Aujourd'hui, quand on dilue l'eau de mer dans de l'eau normale, on l'a dit isotonique l'eau de mer pure est dit hypertonique. Quinton a procédé de la même manière que le fait Jannie, le médecin vétérinaire ici présent, en introduisant de l'eau de mer directement dans les veines. Mais avant cela, Quinton avait déjà procédé à une expérimentation fondamentale.

Quinton avait observé des globules blancs incubés dans l'eau de mer, ils ne mouraient pas, même par osmose, et leur génome ne subissait aucun dommage.

Précisons que la fragilité des globules blancs est tel qu'ils ne survivent même pas dans le sérum destiné à l'être humain.

D'un point de vue physiologique, l'eau de mer présente une grande similitude avec le plasma sanguin de l'organisme et des mammifères.

La cellule a besoin de se nourrir et de remplir toutes ses fonctions. C'est la matrice extracellulaire qui rend cela possible, et c'est précisément là, dans la matrice extracellulaire que l'eau de mer agit. C'est pourquoi, elle agit à la base même de la santé, en contribuant à rétablir l'équilibre dont, l'organisme a besoin. C'est une grande découverte de Quinton.

Arrivé à ce stade de mon enquête, inutile de dire combien j'étais enthousiaste. Je pouvais y passer la nuit. J'ai lu plusieurs articles et visionner toutes les vidéos que je trouvais, puis j'ai lu quatre livres fondamentaux.

Lorsque j'ai commencé à enseigner à l'université, j'ai particulièrement insisté sur l'étude de la physiologie. Ainsi mon parcours académique ne me prédisposait-il pas à croire des balivernes, mais je n'étais pas fermé pour autant. La nouveauté a toujours exercé sur moi une fascination. Quoi qu'il en fût, quand j'ai fini de lire cette expérimentation sur le chien, j'avais atteint la limite de ce que je pouvais croire.

Il a extrait le sang de chiens moribond et leur a transfusé de l'eau de mer. Au réveil, ils étaient en forme, ils n'en sont pas morts. Toutes ces expérimentations ont été reproduites, celle des globules blancs a été reproduite lors d'une étude du docteur Wilmer Soler, à la faculté de médecine d'Antioquia (Medelin Colombie) et celles avec les chiens l'a été à l'université de la Laguna (Tenerife, îles Canaries).

Tant Quinton que l'université de la Laguna ont poussé certaines de leurs expérimentations à l'extrême. Des chiens vidés de leur sang en 4 minutes et aussitôt transfusé avec l'eau de mer, ils en ressortaient en pleine forme, pas seulement pour quelques jours, mais pour des années.

Un matin à l'hôpital où il travaillait avec Jules Marey, on amène un homme moribond, atteint de typhoïde, à qui on ne donne que quelques heures à vivre. Considérant qu'il s'agit d'un cas désespéré, Quinton propose d'essayer sa nouvelle méthode. On lui injecte donc une grosse dose d'eau de mer, presque 1 litre directement dans les veines. À la surprise générale, l'après-midi, le malade était assis sur son lit, et le soir il pouvait communiquer avec les autres. Il finit complètement guéri.

Dès lors, sa méthode prit un essor considérable. Démarre une longue série de guérisons, basées sur l'administration d'eau de mer injectée dans le sang sous sa forme isotonique. Dans cette série de photos, tirées du musée des dispensaires marin en France, on montre un petit extrait de ce qui se produisit. Il faut examiner chaque cas dans le détail, pour pouvoir assimiler tout cela.

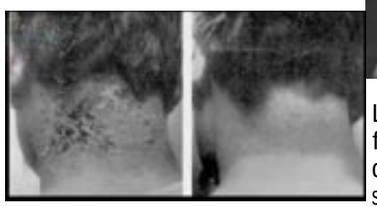
G: nourrisson de 40 jours retard poids et taille de 55 %.
D: à droite à trois mois, après 27 jours d'injection

Entérite choléri forme terminale (diarrhée liquide).
Dix fois par jour: 10 injections d'eau de mer 500 cc par jour, puis dose réduite de moitié.
Selles normales dès le 7e jour. Récupération totale.

Gastro-entérite chronique avec apparition de syndrome choléiforme
Un mois après l'arrêt du traitement a pris 2,9 kilos en trois mois

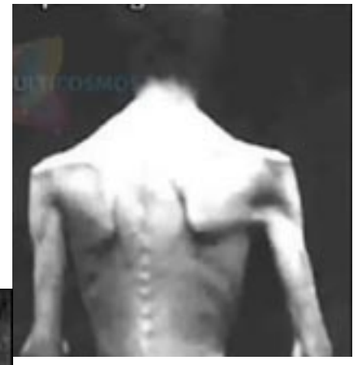
Enfant de 4,5 mois eczéma depuis trois mois aggravation continue divers traitements sans résultat
Neuf mois d'administration d'eau de mer, guérison presque totale malgré l'inconstance des parents ultérieurement guérison totale.

Hommes 37 ans, eczéma lichénoïde depuis sept ans
Amélioration passagère en hôpital.
À droite après moins d'un mois d'administration d'eau de mer à faible dose du 9 mars au 2 avril



Femmes 50 ans, eczéma impétiginisé, suppuration picotements
Seul traitement : eau de mer.
Psoriasis généralisé depuis six ans. Aucun résultat stable avec les traitements antérieurs
Au bout de 10 mois de thérapie Quinton, guérison complète

Dyspepsie hyperchlorhydrique sévère
Sans amélioration en hôpital
Cinq ans d'amaigrissement vomissements quotidien
Diarrhées depuis deux ans, poids 23 kg
Injection d'eau de mer, deux mois après a prit dix kilos, guérison complète



Les bienfaits de l'eau de mer se font connaître à travers le monde. En France, l'Académie des sciences déclare que personne depuis Darwin n'avait fait d'apports aussi substantiels à la biologie.

C'est alors qu'éclate la première guerre mondiale et quelque chose d'important se produit. Certains soldats français reçoivent des transfusions d'eau de mer, pour remplacer le sang perdu par les blessures.

La première guerre mondiale se poursuit et l'humanité plonge dans une folie collective, pour cinq longues années. À la fin de la guerre arrive quelque chose qu'il est quasi impossible de comprendre. La guerre est finie, commence alors l'oubli de Quinton. Jusqu'à l'oubli total, y compris de sa thérapie par l'eau de mer.

Que s'est-il donc passé? Comment est ce possible? Cent ans plus tard, Managua au Nicaragua à l'Université Autonome de Nicaragua (UNAN), Alberto Meynard, médecin, Doyen de la Faculté de Médecine UNAN :

Il ne peut y avoir une seule conception du monde, il en faut de nombreuses. Notre université est ouverte c'est l'universalité. L'université de la connaissance. Il faut débattre, faire une critique de l'existant. En matière de santé, il est des choses qui fonctionnent, mais sans tout résoudre. Il faut donc poursuivre la critique, pour aller vers un mieux.

Nous sommes la plus grande université du Nicaragua : l'UNAN. Si nous sommes venus ici, c'est parce que ce pays est devenu un pionnier en matière de santé, et ce à bien des égards.

En l'espace de 11 ans, son taux de mortalité infantile a baissé de 130 à 30. Mais ceci, n'est qu'un exemple.

Directeur de la publication : Julien Roux
Rédaction : Julien Roux, Noémie Briant
Email : info@julienroux.com
Pour nous soutenir : leetchi.com

Quand j'ai découvert que la santé publique était vouée à prévenir le mal, à travailler sur les risques, plus que sur la maladie. La prévention des maladies et des risques est devenue une priorité.

Ce contexte qui s'attache, avant tout, à maintenir, autant que faire se peut, la population en bonne santé, témoigne d'une réelle ouverture à de nouvelles façons de considérer l'humain et la maladie. Ouverte aux médecines alternatives, traditionnelles et holistiques.

Il ne s'agit pas de tout accepter, sous prétexte que c'est naturel. Je me dois d'en étudier le comment, pour qui, par qui, les effets, les bénéfices. On ne peut pas dire « oui » à tout le monde. L'exemple le plus surprenant est, sans nul doute, celui de la consommation d'eau de mer.

Après maintes études et expériences, l'université a décidé de proposer des séminaires et des cours sur ce sujet, tant aux médecins et au personnel de santé qu'aux patients.

Le docteur Maria Teresa Ilary qui s'est plongée dans l'étude de l'eau de mer et de ses effets avec d'autres médecins de cette université, a prescrit l'eau de mer.

J'ai fait mes études de médecine générale à Barcelone à l'université autonome de Barcelone à l'hôpital Sant Pau Modernista, c'est là que j'ai étudié la médecine générale. Sitôt fini, je suis venu au Nicaragua, où j'ai pratiqué dix ans la médecine interne. C'est à l'occasion d'une grève des médecins comme nous étions un peu lassés, je me suis mise à étudier l'homéopathie à l'université polytechnique du Nicaragua, et là, l'horizon s'est ouvert.

J'ai pris conscience qu'il n'existait pas que la médecine officielle, qui utilise les médicaments, mais qu'il y avait d'autres possibilités en matière de diagnostic et de thérapie.

Concernant l'eau de mer, j'ai reçu l'information en 2003 par Laureano Dominguez, il nous a apporté toute l'œuvre de René Quinton. Les photos des enfants, avant et après leur traitement, par l'eau de mer. C'était surprenant, de voir comment se remettaient ses enfants, qui étaient sur le point de mourir. Il n'avait plus que la peau et les os, et ensuite, il se portait bien.

Cela nous a poussé à essayer cet élément naturel, qu'est l'eau de mer, la plus naturelle de toutes les eaux. Nous sommes allés à la mer, pour remplir des bidons. C'était une belle expérience. Nous avons commencé à en consommer. Ensuite, à démarrer la formation sur les dispensaires marins et de par ma fonction à l'université, j'ai pu mettre en place un dispensaire marin à la faculté de médecine. Ce fut un succès, car le personnel enseignant le personnel administratif et les étudiants se sont mis à prendre de l'eau de mer, et à partir de là tout a démarré. Personnellement j'en prenais aussi.

On s'est vite mis à la prescrire. Au début, je demandais à mes patients de médecine interne, de signer un consentement éclairé, comme c'était nouveau ici, j'étais prudente. Je leur disais : « voici l'information scientifique, avec l'eau de mer les gens guérissent, cela aide dans tous les cas. Nous fournissons l'eau gratuitement. Si vous êtes d'accord avec ces informations, vous me signer un consentement. » Au bout d'un peu plus de 400 consentements, ayant constaté les merveilleux effets curatifs de l'eau de mer. J'ai renoncé à leur demander de signer ce protocole « légale ».

Ensuite, se mettent en place des dispensaires marins où l'on distribue gratuitement de l'eau de mer à ceux qui en désirent. D'abord à Managua, la capitale, et de là dans différents secteurs du pays. Grâce à dieu, et à la clairvoyance des législateurs de ce pays, la nouvelle médecine germanique (Ryke Geerd Hamer) et l'eau de mer furent officiellement adoptées. C'est le seul pays au monde, qui intègre dans le cadre d'une loi ces deux thérapies, ou plutôt ces deux approches médicales.

Je considère que j'ai eu la chance d'avoir pu comprendre la partie scientifique, du fait de mes connaissances en chimie. Au début, il y a eu ici plusieurs congrès. Sont venus, voyons comment s'appelle-t-il, Angel Gracia, l'Espagnol. Je crois qu'il travaille dans une université à Miami. Il est venu deux, ou trois fois. Il a eu un échange scientifique avec les médecins, le ministre de la santé, et les universités.

Mais du temps de Quinton, l'activité était probablement plus prolifique qu'elle ne l'est au Nicaragua. On ouvrait de plus en plus de dispensaires marins, des centaines de malades s'y présentèrent et furent guéries.

https://www.youtube.com/watch?v=1HpD8wwoQag